

Introduction

François COCHET

L'année 1917 a été qualifiée de multiples manières dans les témoignages collectifs ou individuels, émanant de personnalités célèbres ou inconnues. « Année de tous les dangers », « année terrible » en référence à Victor Hugo et à 1870, « année trouble », ou, plus récemment « étrange année ».

Or tous ces qualificatifs sont donnés *a posteriori*, ce qui ne cesse d'interroger l'historien consciencieux. Est-il réellement possible de penser l'année 1917 « hors-sol » par rapport aux autres années de guerre ? Les principes d'analyse chers aux historiens arguant d'éventuelles césures entre « ruptures » et « continuités » peuvent-ils être mis en avant pour cette année souvent perçue comme une année cruciale du fait des nombreuses reconstructions mémorielles qui viennent en compliquer l'approche historique ?

Il faut dès lors, revenir à la perception des contemporains pour essayer de les appréhender et de les comprendre. Il faut faire l'effort intellectuel de repousser la tentation téléologique et de refuser de penser que les événements de l'année 1917, que nous connaissons avec un siècle de recul aujourd'hui, avaient quelque chose d'inéluctable dans leur déroulement.

L'échec de l'offensive du Chemin des Dames était-il programmé ? En février 1917, rien n'est moins sûr. En avril, il devient de moins en moins évident de l'emporter. Au plan opérationnel, en effet, les tentatives de percée du mois d'avril débouchent sur les graves mutineries de mai et juin 1917. Comment séparer ces mouvements d'une guerre qui dure depuis trois ans et qui a déjà occasionné plus d'un million de morts ? Mais les mutineries doivent aussi beaucoup aux rumeurs de court-terme qui courent au front sur la situation parisienne. Le remplacement de Joffre par Nivelle à la tête des armées françaises ressort d'ailleurs également d'une évolution entamée dès septembre 1914, quand Joffre a été contesté une première fois par une part du personnel politique. Le contexte militaire français et allié du printemps 1917 doit ainsi tout aux évolutions entamées depuis 1914. Nivelle a réussi à convaincre le gouvernement qui l'a nommé qu'il détenait la méthode infaillible pour percer le front Ouest et ainsi terminer la guerre le plus rapidement possible. Les soldats consentent à cette offensive tant

ils espèrent que ce sera la dernière. Leur désespérance est alors à l'aune de leurs espoirs antérieurs engendrant les mouvements que l'on sait¹. Les mutineries sont un objet historiographique, mais davantage encore un sujet mémoriel. En cela elles continuent de diviser la mémoire française alors que leurs conséquences militaires sont, finalement, de faible ampleur et qu'elles ne changent pas le cours de la guerre.

N'est-ce pas le front intérieur français qui aurait pu tout aussi bien « craquer ». Une enquête diligentée par les sous-préfets et ordonnée par l'inamovible ministre de l'Intérieur, Louis Malvy, en juin 1917, montre que 66 départements français ont un moral au plus bas et que 3 départements seulement sont jugés « assez bons ». La majorité des Français semblent alors partisans d'une paix de compromis.

La révolution russe de février est-elle inéluctable? On sait les paroles, peu prémonitoires de Lénine en janvier 1917 : « nous les vieux – il a alors 46 ans – nous ne verrons jamais la révolution ». À la fin de l'année, il estime que les conditions de la révolution ne sont pas réunies en Russie, même si la guerre est un « cadeau fait à la révolution ». S'il est vrai que la révolution bolchevique de novembre est un coup d'État militaire soigneusement préparé, la révolution de février doit peu aux Bolcheviks et beaucoup aux pénuries accumulées en Russie, aux déficits de transports, aux rôles des spéculateurs qui accaparent les denrées afin de faire monter les prix. C'est sur le front de l'incapacité quotidienne du régime des Romanov, qui vient de fêter les 300 ans de sa dynastie en 1913, à assurer la subsistance des populations civiles que se fait l'engrenage révolutionnaire, d'autant plus facilement que la fonction publique censée servir le régime est d'une inefficacité redoutable. Après la chute des Romanov, la solution révolutionnaire doit-elle s'imposer de toutes les manières? Rien n'est moins sûr non plus. Le débat se fait sur la poursuite de la guerre aux côtés des Alliés d'abord et avant tout, mais aussi sur la réforme de l'État et de l'accès à la propriété. C'est donc un débat complexe, dans lequel les Bolcheviks ne sont qu'une des composantes.

L'entrée en guerre des États-Unis constitue, bien entendu, un changement radical dans l'évolution de la guerre. L'élargissement du conflit est patent avec l'entrée en guerre – au vrai bien plus symbolique que réelle – de sept États souverains à la suite des États-Unis. Mais ces derniers ne déclarent la guerre qu'à l'Allemagne et n'entreront en conflit avec l'Autriche-Hongrie que le 7 décembre 1917. Ils ne déclareront jamais la guerre à la Bulgarie. Les raisons qui poussent les États-Unis dans le conflit sont bien connues. La « croisade pour la Liberté » mise en avant par le président Woodrow Wilson, ne résiste guère à l'analyse des faits économiques. Élu sur un programme de « Progressism » en 1912, Woodrow Wilson fait sa campagne de réélection

1. Nous nous permettons de renvoyer le lecteur à COCHET François, *1914-1918 : Fin d'un monde, début d'un siècle*, Paris, Perrin, 2014 et Tempus, 2018.

de 1916 sur le thème quasiment unique de « *He Kept us from War* ». Après sa réélection, en quelques mois, il opère un changement de cap complet, jusqu'à la déclaration de guerre d'avril 1917. Il est vrai que, dès 1915, les banques privées américaines ont largement fait leur choix et qu'elles prêtent bien davantage d'argent aux Alliés qu'aux Empires centraux. C'est dire que la décision de l'Amirauté allemande de lancer la « guerre sous-marine à outrance » à partir du 31 janvier 1917 n'arrive pas comme un cheveu sur la soupe. La politique de guerre sous-marine allemande a connu bien des fluctuations depuis 1914², tenant compte, notamment, des attitudes américaines. Les débats qui existent au sein de l'Amirauté du Reich sont tranchés au début de 1917 par la conviction que désormais les États-Unis sont bien davantage des adversaires potentiels que des neutres et que l'Allemagne n'a plus rien à espérer d'eux. Cette guerre sous-marine lèse, à l'évidence les intérêts des *farmers* du *Mid-West*. L'affaire du « télégramme Zimmermann » soigneusement révélée par des informations des services de renseignement britanniques, ne vient qu'entériner une évolution tout en fournissant à Wilson un moyen de convaincre son opinion publique qu'il faut entrer en guerre.

Pourtant des oppositions à la guerre existent aussi aux États-Unis, venues notamment des associations de femmes comme le *Womens's Peace Party* de Jane Adams. La contrainte qui pèse sur les Germano-Américains et sur tous ceux qui s'opposent à la guerre est très forte, rendue possible par un arsenal législatif, notamment le *Sedition and Espionnage Act* qui permet l'arrestation de certains leaders socialistes comme Eugène Debs.

L'année 1917 se termine ainsi par d'immenses désarrois et par des échecs militaires. Les Français n'ont pas percé sur le Chemin des Dames. Les Austro-Allemands ont percé à Caporetto, mais les Italiens, aidés des Alliés, ont pu rétablir la situation. Tout est à refaire, comme chaque année depuis 1914. Pourtant, en tenant compte des « retours d'expérience » dans chaque camp, les idées cheminent, assez fréquemment en phase d'ailleurs. Si Pétain invente « l'offensive à objectif limité », le colonel allemand Brüchmüller met au point de nouvelles tactiques d'offensive construite sur le déplacement rapide de l'artillerie et sur des préparations de courte durée mais d'une grande densité de feu.

Ce sont les Allemands qui vont trouver la solution pour percer le front – sans pour autant gagner la guerre – en 1918, notamment sur le terrain du Chemin des Dames. Si l'année 1917 est ainsi décevante en termes opérationnels, il n'en demeure pas moins qu'elle se révèle *in fine*, la moins meurtrière de la guerre³.

L'espoir vient donc surtout des Américains. À la fin de l'année 1917, les Alliés sont encore – sans qu'ils le sachent vraiment – dans l'illusion à

2. Voir la belle synthèse de BRÉZET François-Emmanuel, *La guerre sous-marine allemande, 1914-1945*, Paris, Perrin, 2017.

3. Selon mes calculs récents, 1969 morts par jour en 1914 et 448 morts par jour en 1917.

l'égard des capacités opérationnelles des Américains. La petite *Regular Army* de l'Oncle Sam est forte de 85 000 hommes seulement. Elle ne dispose ni des hommes, ni des matériels, ni des états-majors, ni des doctrines d'emploi aptes à mener la guerre en Europe. C'est à partir de l'été 1918 que l'Armée américaine commence à révéler sa puissance. Grâce aux matériels fournis par les Français et les Anglais, en quelques mois, elle a réalisé l'exploit de passer d'une armée qui n'existait pratiquement que sur le papier à celle qui est en passe de peser le plus lourdement dans la guerre en 1919, administrant la preuve que l'année 1917 doit être appréhendée comme un des temps de la guerre et non comme une année qu'il est possible de penser isolement.